



FLORENT PRIULI

Ce missionnaire qui fait des miracles

p. 2 et 3



Edito



La grandeur de l'Eglise

Comme journalistes catholiques, nous avons la grande chance de côtoyer l'Eglise de très près.

Et, en fait, ce n'est pas tous les jours une grande chance. Car cela nous oblige à ne pas voir seulement ce qui brille, mais à nous intéresser aussi aux dysfonctionnements, aux tensions, aux coups bas, aux inimitiés... De quoi être déçus, désillusionnés? Seulement si l'on ignore que l'Eglise est (aussi) une organisation humaine!

Il n'empêche, certains jours, exercer ce métier constitue vraiment une grande chance. Comme le 11 décembre, par exemple. Ce jour-là, on m'a organisé un rendez-vous avec un missionnaire italien que je ne connaissais pas. Certes, une rapide recherche sur Google m'avait permis de sentir que Florent Priuli est un sacré bonhomme. Mais bon... La rencontre a lieu dans un local tout simple d'une communauté religieuse bruxelloise. L'homme s'intéresse à ma vie, m'écoute. Puis, à ma demande, il me raconte sa vie. Sans doute l'a-t-il déjà fait cent fois, deux cents fois peut-être... Mais il me parle comme si c'était la première fois. Je sens bien que j'ai devant moi un grand homme. Pas seulement parce qu'il a fait des choses extraordinaires. Mais aussi parce qu'il est habité

par Dieu. Et animé d'une profonde humilité. Au terme de l'échange, il tient à me raccompagner. Il me salue. Prenant le temps présent au présent. Quelques heures plus tard, je ne l'apprendrai qu'après coup, c'est auprès du roi et de la reine des Belges qu'il ira raconter son histoire. Sans doute avec les mêmes yeux pétillants et toujours sans se mettre en avant...

Une semaine plus tard, le 18 décembre, le Vatican publie *Fiducia supplicans*, un texte consacré aux bénédictions et concernant notamment les couples "en situation irrégulière". Depuis, ce texte a fait l'objet de commentaires innombrables, a provoqué des critiques très dures et des attaques vicieuses. A l'intérieur de l'Eglise, essentiellement.

J'imagine que Florent Priuli, pour sa part, est retourné au Bénin. Pour soigner, accompagner, soutenir, encourager, opérer, construire, relever, et construire à nouveau... Pour aimer. Dans le plus grand silence. Et probablement sans trop se préoccuper de *Fiducia*...

Et je me dis que tant qu'il y aura des personnes comme lui, l'Eglise sera grande et belle. Et le message du Christ toujours bien vivant.

✍ Vincent DELCORPS



Ordination

David, diacre marié et futur prêtre ! p. 4

Commission Abus

Les évêques entendus au Parlement flamand p. 5



Aumôniers

Quand un parcours personnel guide une mission p. 7 à 9

 **Dimanche est aussi sur**
www.cathobel.be



FRÈRE FLORENT PRIULI

"Si on se donne aux autres, la joie vient immédiatement"

Membre de l'Ordre hospitalier de Saint Jean de Dieu, frère Florent Priuli est la cheville ouvrière de l'hôpital de Tanguiéta, au Bénin. Chaque jour, ce missionnaire italien réalise des miracles et permet à des malades de retrouver le sourire. La région, pourtant, est lourdement meurtrie par la violence et le djihadisme.

A elle seule, sa présence à Bruxelles, le 11 décembre dernier, relève sans doute du miracle. En réalité, c'est un an plus tôt que le frère Florent Priuli aurait dû intervenir à la tribune des Grandes Conférences catholiques. Mais il en aurait été incapable. Paralytie, crise de folie... Le pronostic vital est lourdement engagé. Après une trépanation de vertèbres, il faudra 84 jours d'antibiotiques en intraveineuse pour que le religieux se débarrasse d'un terrible microbe. Non sans quelques séquelles... "Je ne sais pas dans combien de couvents on priaït pour moi", raconte aujourd'hui Florent Priuli, la voix fatiguée par de lourdes épreuves. "La prière a été la clé de voûte de ma guérison. Que je sois encore en vie aujourd'hui, c'est un miracle..."

En matière de miracles, l'homme en connaît pourtant un rayon. Car ce n'est pas la première fois qu'il ressuscite ainsi. Surtout, c'est au quotidien que Dieu accomplit son œuvre à travers cet homme. Sa vie, il l'offre aux autres. C'est ainsi qu'il fait des merveilles. Et c'est ça qui le rend heureux.

De quoi rêviez-vous quand vous étiez enfant?

Je rêvais de devenir mécanicien, de m'occuper des machines. A l'époque, j'étais aussi enfant de chœur. Je me souviens d'une dame qui me dit un jour: "Tu es toujours occupé à servir l'autel. Tu deviendras prêtre ou moine..." "Jamais!", lui avais-je répondu. Moi, ce que je voulais, c'était réparer un vieux camion bleu qui était abandonné là, depuis la guerre, et qui ne fonctionnait plus...

Vous n'avez donc pas réalisé votre rêve...

Non, je suis un mécanicien raté (*rires*)! J'étais l'aîné d'une famille très pauvre du Nord de l'Italie. Papa voulait que je fasse les secondaires – les autres cultiveraient les champs... Un oncle lointain est un jour apparu. Il connaissait un lieu où j'allais pouvoir étudier. Il y avait toutefois une condition: je devais dire que je voulais devenir frère. C'est ce que je

fis. Mais en moi-même, je me disais qu'il n'en était pas question.

Et pourtant...

Dieu m'a tendu un piège! Deux figures m'ont marqué. J'avais un oncle lointain, jésuite, qui avait été missionnaire en Chine. Il y avait été persécuté, torturé, presque tué. Je me souviens aussi d'un jeune prêtre togolais, qui était venu nous parler en Italie. Cela m'avait touché, enthousiasmé. Mais à l'école, je n'étais pas un bon élève. "Soit tu vas au noviciat, soit tu quittes l'école", me dit-on un jour. C'est comme ça que je suis entré au noviciat de l'Ordre hospitalier des Frères de Saint Jean de Dieu. Je voulais bien être religieux, mais alors pour devenir missionnaire! Je me souviens d'une rencontre avec mon Provincial, après ma première profession. Il demanda à chacun ce qu'il voulait étudier. Médecin ou prêtre, répondis-je. Mais quand il regarda mes notes de cours, il répondit: "Petit infirmier, cela suffira..." J'ai obtenu mon diplôme d'infirmier, puis, je suis parti en Afrique, à 22 ans. Et je me suis occupé, avec bonheur, des lépreux et des tuberculeux. J'ai monté un laboratoire d'analyses.

Vous êtes aussi tombé gravement malade...

Un jour, j'ai craché du sang. Mais j'avais tellement peur qu'on me rapatrie que je me suis moi-même administré un traitement contre la tuberculose. Cela n'avait pas de sens, mais ça m'a permis de calmer la toux.

Au bout de trois ans, vous rentrez tout de même en Italie...

Oui. J'étais comme un squelette. Je toussais, je n'arrivais plus à bouger. Puis j'ai perdu connaissance... J'ai été placé dans une chambre isolée.

C'était la tuberculose?

Oui. En fait, je le savais déjà, mais là, j'en ai eu la confirmation.

A ce moment, vous craignez de ne pouvoir retourner en Afrique...

Les médecins me disaient que je ne pourrais pas y retourner avant six ou sept ans. Pour eux, c'était une façon de dire "jamais". Or, moi, j'avais eu un coup de foudre avec l'Afrique – et ce coup de foudre ne m'a jamais quitté. J'ai donc décidé de profiter de ces quelques années pour étudier la médecine. Ce fut un calvaire! Les trois premières années, qui étaient très théoriques, je réussissais à chaque fois de justesse. La suite fut plus facile car j'avais déjà acquis beaucoup de pratique. En 1979, après six ans, j'eus mon diplôme. Je fis ensuite une spécialisation. Mais tout au long de mes études, je retournais déjà en Afrique.

Une fois diplômé, vous vous y installez définitivement...

Oui. Je suis alors devenu le directeur médical de l'hôpital de Tanguiéta et le prieur de la communauté.

Très tôt, pour assurer le développement du lieu, vous allez favoriser la venue de médecins européens...

J'ai travaillé dans les deux sens. D'une part, je faisais des démarches pour obtenir des bourses d'études afin que de jeunes Africains puissent accéder à des études de spécialisation comprenant une année en Europe. D'autre part, en effet, nous avons fait venir de grands spécialistes d'Italie, mais aussi d'Espagne, de France, de Belgique. Ils restaient généralement deux semaines, parfois une seule. Ils nous ont fait beaucoup de bien, non seulement parce qu'ils ont opéré de nombreux malades, mais surtout parce qu'ils ont enseigné. Aujourd'hui, leurs interventions sont même filmées et diffusées dans une autre pièce. A chaque fois qu'un spécialiste arrive de l'étranger, de nombreux malades arrivent à l'hôpital. Ces médecins opèrent, donnent des indications, apportent du matériel. Parallèlement, ils nous aident à récolter des dons à l'étranger. Mais aujourd'hui, la situation se complique. L'hôpital ne parvient plus à vivre. Autrefois, nous pouvions compter sur de grands dons

d'Europe, aujourd'hui beaucoup moins.

Au fil des ans, l'hôpital va considérablement se développer...

Quand je suis arrivé, il y avait 80 lits; aujourd'hui, il y en a 415. Avec l'apparition de toutes sortes de spécialités... En réalité, la Providence a toujours joué un très grand rôle dans ma vie. Je me souviens qu'un jour, je devais aller à Milan pour faire des tests, mais je ne trouvais personne pour me remplacer. Le seul autre médecin était un jeune sans expérience. J'en parle alors à un évêque. Il venait de recevoir un télégramme d'un médecin français à la retraite qui avait fait son service militaire à 50 kilomètres de Tanguiéta, et qui allait revenir dans la région pour le mariage de sa fille. Il est venu chez nous – et ce chaque année, pendant 15 ans! A chaque fois, il restait entre 1 et 6 mois. En Europe, il récoltait de l'argent, et chez nous, il appliquait des prothèses.

Un petit miracle!

J'ai été miraculé plusieurs fois dans ma vie. Sans compter les miracles que le Seigneur fait à travers mes mains.

Vous avez énormément donné, jusqu'à y perdre votre santé. Diriez-vous que votre vie est une vie de sacrifices?

Une vie de sacrifices comme ça, je la souhaiterais à beaucoup de monde! Ma vie a été un grand cadeau. Quand des jeunes frères font profession dans notre ordre, je leur souhaite de connaître au moins la moitié de la joie que j'ai dans ma vie de religieux.

Mais d'où vient cette joie? Expliquez-nous...

C'est Lui! (*rires*) Je ne sais pas... Même quand il y a des difficultés, il m'aide à les résoudre. Je ne pouvais pas demander plus au Seigneur...

C'est sauver des vies qui donne sens à votre vie?



© CathoBel/VD

Bio express

1946: Gianbattista Priuli naît à Cemmo, dans le nord de l'Italie

1964: rejoint l'Ordre hospitalier des Frères de Saint Jean de Dieu

1967: obtient son diplôme d'infirmier

1979: obtient son doctorat en médecine et chirurgie à Milan. La même année, il devient directeur médical de l'hôpital de Tanguiéta

2002: Chevalier de la Légion d'Honneur

"Un passeur de vie"

Aux Grandes Conférences Catholiques, le frère Priuli a été présenté par le baron Jean Rubay. Ce chirurgien cardiaque (UCLouvain) préside la Chaîne de l'Espoir. Voici quelques passages du portrait qu'il a brossé du religieux italien.

"Je connais le frère Florent depuis 13 ans. Il a un charisme exceptionnel. Il est un passeur de vie. Il n'est pas seulement une belle âme, un grand bâtisseur, un bon gestionnaire et un excellent chirurgien; il vise à la transmission de son savoir, à travers de multiples publications internationales. Il est aussi le précurseur d'une machine que nous, les chirurgiens cardiaques, utilisons quotidiennement dans le monde entier. Aujourd'hui, la menace djihadiste dans le nord du Bénin met malheureusement à l'épreuve l'œuvre du frère Florent ainsi que son hôpital. Les patients, tant du nord du Bénin que venant du Burkina Faso ou du Niger, hésitent à rejoindre l'institution, qui a pourtant la meilleure réputation dans la région. La Chaîne de l'Espoir continue toutefois à soutenir le centre tant financièrement que médicalement, ainsi que via l'acheminement de matériel." La Chaîne de l'Espoir Belgique contribue à l'amélioration de l'accès aux soins de santé spécialisés pour les enfants issus de pays en développement. Elle soutient des hôpitaux, forme leur personnel, soigne et opère des enfants. Elle est notamment engagée auprès du frère Florent à Tanguiéta.

✍ V.D.

*Pour faire un don (déductible fiscalement à partir de 40€): BE 28 0882 1265 5620.
Communication: Don Bénin - Tanguiéta.*

Sauver des vies, oui, et donner le sourire à des malades. Dans ma vie, tout m'a été donné, et j'essaie de tout donner. Une chose m'a aidé: j'ai connu la dépression, et même des pensées suicidaires. Je me suis imaginé plonger sous les rails d'un train. En réalité, c'était lié à des sédatifs trop puissants que l'on m'avait donnés. Cette expérience m'a permis, par la suite, d'aider des centaines de personnes souffrant du même mal. Une souffrance peut devenir un don pour les autres. Avoir souffert m'a aidé à rendre de la joie.

La joie est souvent absente de nos sociétés occidentales. Quel serait l'antidote à cette morosité ambiante?

Quelquefois, j'ai presque un peu honte: pourquoi, moi, suis-je heureux, et d'autres pas? Si je devais donner un conseil, ce serait de se donner aux autres. Si on se donne aux autres, la joie vient immédiatement. Et il y a mille façons de le faire. Même un petit geste peut te faire du bien. C'est presque égoïste, en fait...

Revenons au Bénin. Le pays est aujourd'hui confronté au fléau du djihadisme...

Les djihadistes sont sur la frontière (avec le Togo et le Burkina Faso, Ndlr) et l'hôpital est à 50 kilomètres de là. A l'hôpital, nous sommes globalement tranquilles. En revanche, nous avons une annexe qui est en pleine zone d'attaque, à Porga. Trois religieux y vivent avec une quinzaine de coopérants laïcs. En raison des violences, on leur a demandé de rentrer, mais ils n'ont pas voulu. Tous les jours, on prie pour eux. Je leur ai recommandé de ne pas poser de questions aux blessés. De les soigner, qu'ils payent ou pas. En l'occurrence, il apparaît que les djihadistes payent toujours...

Les chrétiens sont majoritaires au Bénin. Mais il y a aussi beaucoup de musulmans, d'animistes. Quelle est la place de la religion dans l'hôpital et comment est-ce perçu?

Nous sommes très bien vus. Les musulmans, qui sont cousins des djihadistes, soutiennent l'hôpital. A la fête de saint Jean de Dieu, l'imam est au premier rang. Les imams sont souvent à l'hôpital, pour visiter les malades – et pas seulement les musulmans. Sur place, les relations sont donc très bonnes. Ceci dit, quand des coopérants viennent, je leur demande de ne pas sortir le soir. Pour le moment, le gouvernement belge déconseille d'ailleurs aux Belges de venir.

Diriez-vous que l'hôpital est un lieu d'évangélisation?

On ne peut séparer les deux. Nous sommes avant tout des missionnaires. Notre vie est un reflet de ce que le Christ nous a légué. Saint Jean de Dieu, notre fondateur, est aussi le fondateur des hôpitaux. Il avait à cœur le respect du malade, l'offre des meilleurs soins... Comme les autres religieux, nous avons trois vœux (pauvreté, chasteté et obéissance). Mais nous en avons ajouté un quatrième: l'hospitalité. Pour la dimension spécifiquement évangélisation, nous avons un prêtre qui est présent jour et nuit à l'hôpital, ainsi qu'une équipe pastorale. Des messes sont diffusées par haut-parleurs, pour permettre à tout le monde de les suivre. Mais pour le reste, nous tâchons de rester discrets. Il n'y a pas de prosélytisme. Nous voulons que chacun soit respecté.

✍ Propos recueillis par Vincent DELCORPS